

dustric agricole, la plus désastreuse est sans contredit cette pratique si générale chez nos cultivateurs de demander sans cesse au sol des récoltes sans jamais lui rien restituer; c'est en deux mots la culture sans engrais.

Cette pratique a déjà eu les plus funestes résultats pour l'agriculture canadienne. Sous son influence, des terrains doués d'une immense richesse ont vu leur fertilité diminuer et même s'anéantir presque complètement.

Nos terres aujourd'hui si pauvres étaient autrefois pourvues en abondance de tous les principes fertilisants qui font les fortes récoltes; mais une culture déraisonnable leur a enlevé cette immense richesse et avec le temps la pauvreté a remplacé la fécondité; aujourd'hui nous n'avons à notre disposition que des terrains presque dénués de substances alimentaires.

Nos pères ont cultivé la terre sans réparer les pertes que la production lui faisait subir, leurs descendants, peu soucieux de leurs intérêts, ont suivi les mêmes errements et n'ont pas voulu reconnaître que ce système était ruineux. Cet état de chose demande impérieusement une amélioration.

Si nous voulons réparer cette faute, si nous voulons éviter l'abîme vers lequel nous glissons avec rapidité, il nous faut changer notre système de culture du moins en ce qui concerne les engrais. A la culture sans fumure, il faut faire succéder la culture avec fumure abondante. Chaque récolte enlève à la terre une partie de sa richesse, il faut qu'une juste restitution vienne sans retard réparer les pertes subies.

C'est ce système de restitution qui a fait les succès des pays les plus riches au point de vue agricole, c'est lui qui a permis à l'Angleterre, à la Belgique et à une partie de la France de prendre le premier rang parmi les pays les plus avancés en agriculture; c'est lui qui a régénéré en quelque sorte certaines parties des Etats-Unis appauvries par une mauvaise culture; ce sera encore lui qui permettra au cultivateur canadien de sortir de l'infériorité dans laquelle un système vicieux l'a plongé.

Voilà donc la première faute à éviter et la première amélioration à introduire dans notre système cultural. Pour le moment, le meilleur conseil que nous puissions donner à nos lecteurs, c'est celui-ci: faites beaucoup de fumier, entreprenez autant d'animaux que l'étendue et la fertilité de votre terre vous le permet, recueillez précieusement toutes les déjections liquides et solides produites par ces animaux, n'en laissez gaspiller aucune partie; puis ramassez avec soin les débris de toutes sortes qui se perdent autour de vos bâtiments et dans vos champs, répandez le tout sur vos terres, et vous aurez fait un pas immense dans la voie des améliorations.

La production d'une plus grande quantité d'engrais, sa meilleure conservation et son emploi convenable sont, de l'aveu des meilleurs praticiens, le commencement, la base de tous les autres perfectionnements que l'on aura l'intention d'entreprendre plus tard. C'est donc avec raison que nous avons dit que cette amélioration est la première à introduire dans la culture canadienne.

Mais elle n'est pas la seule, et ici nous nous trouvons en présence d'une seconde faute commise trop souvent dans la culture. On ne prépare pas bien la terre, ou ne l'ameublit pas suffisamment.

Le manque de temps, une ignorance complète des besoins des végétaux que nous cultivons et aussi, le dirons-nous, un peu de négligence, empêchent les cultivateurs de donner à la préparation du sol tous les soins convenables.

On attend encore généralement le printemps pour exécuter ses labours, et alors le temps manque pour leur accorder

l'attention nécessaire; on les fait à la hâte et on les fait mal. Ce n'est certainement pas la faute du cultivateur si le temps est trop court; mais il a tort d'attendre le printemps pour labourer ses champs et de laisser ainsi accumuler tous ses travaux dans une seule saison. Pourquoi n'utilise-t-il pas les beaux jours de l'automne? Cette saison est d'ordinaire plus favorable que le printemps à la confection des labours, surtout dans les terres argileuses qui lèvent à la gelée et qui ne sont pas en pente trop rapide. En ne labourant pas ses terres en automne le cultivateur commet une négligence impardonnable.

L'ameublissement profond et complet du sol est d'une absolue nécessité. Ne nous contentons pas de ces légers labours qui n'ont que la surface de la terre; les plantes ne peuvent végéter à leur aise sur des terres si mal préparées; leurs racines éprouvent trop de difficulté à s'étendre et ne prennent leur nourriture que dans un espace fort limité. S'il survient de longues pluies le terrain est baigné, ou bien il se dessèche extraordinairement pendant les sécheresses.

C'est un fait basé sur l'expérience que, toutes choses égales d'ailleurs, la force productive d'un terrain augmente avec la profondeur du labour. Il n'y a que bien peu d'exceptions à cette règle. De nombreux essais ont constaté qu'un sol qui donnerait 12 minots de blé lorsqu'il reçoit un labour de six pouces, produira un septième de plus, ou à peu près 14 minots s'il est labouré à sept pouces.

Quant à l'ameublissement complet de la terre nous ne nous laissons pas arrêter par la crainte de *désherber* nos champs; c'est une crainte que nous n'avons entendu formuler que par les cultivateurs arriérés. Les meilleurs cultivateurs ne craignent pas ce *désherbage*, ils ameublissent leurs champs aussi complètement que leur permet les instruments dont ils disposent, et les fortes récoltes qu'ils obtiennent compensent largement le *désherbage*, si ce *désherbage* est réel; puis avec un peu de graine de mil et de trèfle, ils forment de riches et succulents pâturages.

Comme preuve de l'heureuse influence d'un ameublissement complet du sol, nous n'avons qu'à rappeler ce qui se passe généralement dans le petit jardin attaché à la maison du cultivateur. Ce petit coin de terre est bien engraisé et surtout parfaitement ameubli, aussi il faut voir avec quelle abondance il produit toutes les plantes qu'on lui confie. Tout y prospère, ses rendements sont vingt à trente fois plus élevés qu'en plein champ.

Il y a évidemment parmi les cultivateurs un manque de réflexion très-surprenant; ils se trouvent tous les jours en présence de faits qui, bien étudiés, les conduiraient infailliblement à l'amélioration de leur système de culture; cependant ils n'en font rien; nous avons donc raison de croire qu'ils ne réfléchissent pas assez.

Le cultivateur commet encore beaucoup d'autres fautes que nous examinerons plus tard. Pour le moment, contentons-nous de représenter au moyen des chiffres les résultats probables de la fumure du sol et de sa préparation plus convenable.

La culture telle que nous la proposons ici est sans doute plus dispendieuse que le système routinier dont nous parlions dans notre dernier numéro; mais le produit est souvent doublé et le profit net grandement augmenté.

En effet, prenons encore la production du blé, les frais de hersages, d'ensemencements et de réparations de clôtures et de fossés, le prix de la semence, la rente de la terre, l'usage du matériel de culture, ne sont pas plus élevés dans une bonne culture que dans une mauvaise. Ces dépenses repré-